



Photo : didier sylvestre

Près de 30 éducateurs, professeurs ou travailleurs sociaux ont reçu leur diplôme des mains de la ministre de l'Éducation nationale, Mady Delvaux-Stehres (2^e à g.).

Des outils contre la violence

Une formation du SPOS sur la gestion de situations de violence vient de s'achever.

À l'heure où le milieu scolaire voit s'accroître les comportements agressifs ou violents, le Service de psychologie et d'orientation scolaire (SPOS) a organisé l'an dernier une formation spécifique pour ses collaborateurs, mais aussi pour des travailleurs sociaux. Une expérience concluante à poursuivre.

De notre journaliste
Camille Leroux

J'avais un avis mitigé avant de venir», confie Mady Delvaux-Stehres, ministre de l'Éducation et de la Formation professionnelle. «Parce que s'il y a un besoin de formation antiviolence, cela veut dire qu'il y a de la violence en milieu scolaire et c'est un phénomène triste.» Qu'ils soient éducateurs du SPOS en milieu scolaire ou carcéral ou encore professeurs, les 28 participants de la formation professionnelle «Anti-Gewalt und Deeskalation» sont tous confrontés à la violence des jeunes entre eux et envers les adultes. «Il y a dans les éco-

les un effort accru pour prévenir la violence et apprendre aux jeunes les règles de la vie en communauté, reprend la ministre, mais les professeurs, même pleins de bonne volonté, ont besoin d'une boîte à outils.»

Cette boîte à outils, la voilà: 100 heures de formation sur une année avec les Allemands Ulrich Krämer et Melanie Roth. «Dès le premier moment, vous vous êtes impliqués, remercie Ulrich Krämer. Vous vous êtes prêtés au jeu de la controverse et de la confrontation, je suis terriblement fier de ce que vous avez fait et vécu.»

Car c'est une formation pas comme les autres. «La psychologie traditionnelle utilise la parole, mais là il s'agit de jeux de rôle, les personnes sont victimes ou agresseurs, et cela prend aux tripes», explique Antoinette Thill-Rollinger, directrice du SPOS. «Cela nous amène à ressentir ce que cela fait lorsqu'on nous hurle dessus ou qu'on nous bouscule», confirme Olga Cardoso, de la fondation Kan-

nerschlass. «On se rend compte qu'on peut devenir très vite agresseur sans le remarquer et on peut mieux comprendre comment un agresseur en est arrivé là. Il faut comprendre la personne et pas ce qu'elle a fait.» Une expérience qui facilite sa médiation auprès des familles dans lesquelles la violence existe. «J'ai moins peur d'aborder ce thème. Je suis plus sûre de moi et je peux donner d'autres pistes.»

► Un nouveau regard sur la violence ordinaire

Une formation bénéfique aussi pour Sacha Schneider, qui intervient dans le centre pénitentiaire de Luxembourg. «On apprend beaucoup sur soi, car on doit aller jusqu'au bout et rester calme, même si on est poussé dans ses retranchements. Mais pour bien l'appliquer en prison, il faut que cinq autres éducateurs soient aussi formés», estime-t-il, appelant le ministère à libérer du temps en semaine pour ses collègues à instruire.

La formation impose également un projet à mener sur un groupe cible pour nourrir la réflexion sur la gestion de la violence. Lucas Pascal, éducateur au lycée technique Joseph-Bech à Grevenmacher, a justement intégré la formation pour «jeter un nouveau regard sur la violence des élèves» et surtout la comprendre. «L'agression est toujours un moyen d'exprimer des sentiments, ils n'en trouvent pas d'autres. Ils imitent la façon de réagir des parents ou encore des autres jeunes.» Lucas Pascal a donc lancé le projet «Bee cool» dans une classe de 9^e avec sa collègue Michèle Manderscheid, pour discuter de la violence. «Ils ont réagi mieux que je ne l'avais imaginé. Ils ont compris et cela a même installé une nouvelle dynamique de groupe, avec plus de respect et d'empathie.»

Ces diplômés de l'antiviolence et de la désescalade font des émules, puisque la formation reprend ce week-end. Une pérennisation en vue pour une approche plus réaliste de la violence.